

THOMAS LEBRUN
REVUE DE PRESSE



Centre chorégraphique national de Tours - Direction Thomas Lebrun

47 rue du Sergent Leclerc, 37000 Tours

+ 33 (0)2 47 36 46 00

Production et diffusion

Caroline Boussof

caroline.boussof@ccntours.com - + 33 (0)2 47 36 46 03 - + 33 (0)6 43 23 75 60

Magali Peu-Duvallon

magali.peu-duvallon@ccntours.com - + 33 (0)2 47 36 46 12 - + 33 (0)6 62 90 95 84

Le Centre chorégraphique national de Tours est subventionné par le Ministère de la Culture et de la Communication - DGCA - DRAC Centre, la Ville de Tours, le Conseil Régional du Centre, le Conseil Général d'Indre-et-Loire.

L'Institut Français contribue régulièrement aux tournées internationales du Centre chorégraphique national de Tours.

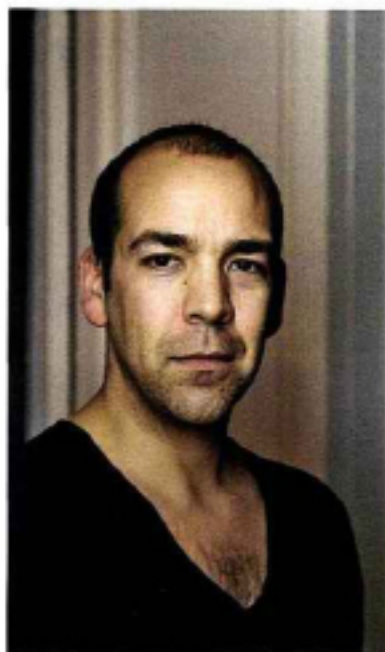
Licences n°1051624, 1051625, 1051626.

Photographie : Luc Lessertisseur

En personne
THOMAS LEBRUN,
AUDACIEUX PAS DE DEUX

Non, il n'a pas changé! Même tee-shirt et pantalon noirs même décontraction souriante. Endosser il y a dix mois le statut envié de directeur du Centre chorégraphique national (CCN) de Tours n'a apparemment pas changé Thomas Lebrun. « J'ai un peu grossi tout de même », glisse au fil de la conversation l'auteur et interprète du spectacle *Itinéraire d'un danseur grassouillet*, conférence-danse sur les mensurations de ce gars du Nord à qui la danse a tendu les bras. Quel régime pourtant que celui de Thomas Lebrun depuis dix mois! Celui qui rêvait de prendre la tête d'un CCN lorsqu'il aurait 50 ans - il en a 38! - additionne au moins trois emplois du temps en un. Toujours danseur-choregraphe évidemment, chef d'une entreprise de douze personnes sans compter son équipe de huit interprètes intermittents, ce jeune patron heureux de l'être définit son travail « non pas comme un pouvoir mais un devoir ». « Devoir » donc envers les collègues chorégraphes qu'il accueille en répétition dans son CCN, envers les politiques qui le soutiennent, envers le public de Tours. « Curieusement j'aime discuter avec les élus, comprendre leurs points de vue sur la danse et ce qu'ils en attendent », explique-t-il quant aux spectateurs. Thomas Lebrun les a tout de suite mis dans le bain d'une œuvre explosive et sans complexe. Et hop! Une première pièce qui chauffe intitulée *What you want?*, soirée durant laquelle le public choisit les musiques sur lesquelles les danseurs improvisent. Et hop encore! Un léger refroidissement avec une séance de contemplation autour de *La Constellation consternée*, pièce grave et très dessinée. Résultat concret: le téléphone sonne de plus en plus souvent au CCN pour venir assister aux performances en tous genres. Une diversité défendue par Lebrun, à l'image de son parcours. *R. B.*

LA JEUNE FILLE ET LA MORT DE THOMAS LEBRUN, LE 23 OCTOBRE AU MANS, LES 25 ET 26 OCTOBRE À SÉMUR, LE 18 DÉCEMBRE À ARMENTIÈRES. INFORMATIONS SUR WWW.CCNTOURS.COM



Frédéric Jovine - Laurent Thépaut



Thomas Lebrun

Le chorégraphe lillois présente ses deux visages : austère et généreux.

Il y a deux Thomas Lebrun : le gars de Wattrelos, dans la banlieue lilloise, généreux, bon vivant, d'humour volontiers « carnavalesque » et l'évident danseur, certes « grassouillet » (du nom d'une de ses pièces récentes), limite sombre, austère. *La Constellation consternée*, qu'il présente dans le off, en offre le généreux témoignage.

Au sein de ce quintette très architecturé, le solo masculin interrogeant l'image de la star peine cependant à convaincre. Alors que les deux solos féminins – « L'étoile jaune » et « Gwiazda » (étoile, en polonais) – éclatent de force, de douleur et surtout d'une saine colère. Deux faces d'une même écriture. Fondateur de la compagnie Illico, artiste

associé du centre de diffusion chorégraphique Danse à Lille, Thomas Lebrun multiplie les travestissements parfois faciles et les jeux de masques (*Switch*, création 2007).

Auteur prolifique, il ne se refuse aucun hommage, aucune exploration... *Les Sujets à vif*, commande du festival d'Avignon et de la SACD, l'emmène au Brésil, avec un solo imaginé pour un jeune interprète découvert à Rio. De quel côté penchera la balance, versant saudade ou versant samba ? L'été le dira.

MATHIEU BRAUNSTEIN

Parfois, le corps n'a pas de cœur, dans le cadre des *Sujets à vif*, du 8 au 14 juillet. Et aussi dans le off, *Allone #3*, du 8 au 14 juillet, *La Constellation consternée*, du 15 au 26 juillet. Présence Pasteur, tél. : 04-32-74-18-54.



FREDERIC IOVINO/ARTCOOMART

Un spectacle acide et déjanté du danseur Thomas Lebrun

Créé en mars aux «subsistances» à Lyon, et repris en avril au «Gymnase» de Roubaix, le spectacle de Thomas Lebrun, «itinéraire» d'un danseur grassouillet, montre combien est dur le regard que le monde de la danse et la société en général portent sur les «gros».

A la ville, on dirait de lui, en langage populaire, qu'il est costaud. Et rien de plus. En langage plus raffiné qu'il est «enrobé», «épanoui». Mais à la scène, car il est danseur, Thomas Lebrun est évidemment hors de la norme, celle qui veut aujourd'hui qu'un danseur soit filiforme. Or, filiforme, avec ses 85 kilos pour 1m76, Thomas Lebrun ne l'est guère. Cela lui a valu maintes avanies, maintes inutiles vexations dans ce milieu de la danse qui n'est pas toujours d'une extrême élévation d'esprit. Jamais d'ailleurs, quand il décida d'être danseur, il n'aurait songé à la danse classique. Ce sont les formes contemporaines qui l'attiraient et il était également conscient que sa corpulence l'aurait de toute façon empêché d'évoluer dans le monde des sylphes et des princes charmants. Mal vu peut-être par certains de ses pairs, Thomas Lebrun a cependant sur eux un immense avantage : le sens de l'humour et un vrai talent théâtral. Aujourd'hui qu'il se fait un nom comme chorégraphe et metteur en scène de spectacles extrêmement originaux dont seraient sans doute bien incapables ceux qui riaient de lui, il a crânement affronté sa vie d'artiste hors du commun. Dans ce magnifique lieu que sont à Lyon «les Subsistances», ancien couvent, ancienne caserne arrachés au sabre et au goupillon pour être un espace culturel joutant l'école des Beaux Arts, Thomas Lebrun vient de créer un spectacle échevelé, loufoque, intitulé «Itinéraire d'un danseur grassouillet».

«Plus qu'il n'en faut»

Le hasard, mais est-ce le hasard ? a voulu que ces derniers temps quatre spectacles portent à la scène des danseurs aux proportions hors norme.

Au Théâtre des Abbesses, annexe du Théâtre de la Ville, à Paris, c'est un spectacle créé au Théâtre de Vidy, à Lausanne, par les Suisses Martin Zimmermann et Dimitri de Perrot, «Öper Öpis», qui donnait à voir une danseuse aux proportions généreuses, au corps massif, et qui en jouait magnifiquement grâce à sa forte personnalité et à une indéniable présence scénique.

Au Centre Pompidou, avec «Faunes» (un spectacle extrêmement décrié lors de sa création au Festival d'Avignon, certes un peu confus quant au propos, mais très intéressant quant à la forme, audacieux, théâtralement fort) son auteur et héros principal, Olivier Dubois, met en scène un corps d'homme replet, faune moderne au ventre débordant qui lorgne avec concupiscence de beaux gars jouant au tennis, avant de remplir avec force impudeur le rôle du «Faune» dans la chorégraphie de Fokine et sur la partition de Debussy, puis de sombrer dans un univers d'apocalypse.

Enfin, précédant le spectacle de Thomas Lebrun dans ces mêmes «Subsistances», Doris Uhlich, une Autrichienne aux proportions qui la font ressembler à une figure de Botero, mettait en avant sa «différence» dans «Plus qu'il n'en faut»(...).

«Depuis l'enfance, on est condamné»

Le théâtre, Thomas Lebrun sait en jouer. Il sait se mettre en scène, se tourner en dérision, se rendre irrésistible. Mais son «Itinéraire d'un danseur grassouillet» n'est pas une pièce centrée autour de sa personne. Il s'est entouré de quatre partenaires : un danseur (Raphaël Cottin) aussi mince que lui est rond ; une comédienne truculente à la plastique opulente (Marlène Saldana) ; une danseuse et comédienne au fort tempérament (Angèle Micaux) ; et même un critique chorégraphique (Philippe Verrièle). Tous représentant à la fois victimes et bourreaux, tous servant à évoquer, sur le mode comique, le douloureux périple d'un individu qui ne correspond pas aux critères en vigueur dans l'univers aigri et mesquin de la danse.

«Cette minceur dont on a fait un modèle absolu est une norme sociale qui a commencé à s'imposer dans la première moitié du XXe siècle, avance Thomas Lebrun. Et dans le monde de la danse, c'est devenu une règle si stricte que la contourner vous expose aux pires avanies. Si dans la vie courante personne ne songe à me définir comme étant « gros », sur scène on repère aussitôt le danseur hors norme que je suis. Et au théâtre, immanquablement, le gros, c'est comique et laid. On est condamné à l'avance au stéréotype. Et la stigmatisation du 'gros' y est terrible. C'est cela que je veux, non pas dénoncer (je n'ai rien d'un inquisiteur ou d'un accusateur public), mais souligner, car longtemps ma corpulence m'a dérangé à cause du seul regard qu'on portait sur moi. Depuis l'enfance, on est condamné. Et alors qu'on attend d'être accepté, on est voué à la frustration. Le regard des autres, on le subit. Et c'est rude ! Rien de ce qui est joué sur scène n'est inventé. Car pour les gros, la réalité est d'une violence inouïe. Quand j'avais 18 ans, et j'étais alors plus corpulent qu'aujourd'hui, j'étais forcé, dans le cadre de mes études de danse contemporaine au conservatoire, de suivre un cours de danse classique hebdomadaire. Et là, c'était la curée. Le professeur, en ricanant, m'appelait le 'sumo'. Et, quand je pénétrais dans le studio de danse, le pianiste, qui avait tout autant d'esprit, pianotait, pour saluer mon entrée, des mélodies japonisantes !»

Itinéraire d'un danseur grassouillet», de Thomas Lebrun / Du 7 au 10 avril, au Gymnase, centre de développement chorégraphique de Lille-Roubaix : 03 20 20 70 30

JEUDI 5 MARS 2009 LIBÉRATION



Danseur du ventre

Rond de jambe Dans son nouveau spectacle, présenté à Lyon, Thomas Lebrun met en scène et revendique ses bourrelets sous son justaucorps.

Danser en rond
avec Doris Uhlich et Thomas Lebrun,
les Substances, 8 bis, quai Saint-Vincent,
Lyon 1^{er}. Du 5 au 10 mars à 19h30 et
21 heures. Rés. : 04 78 39 10 02.

Li entends cela depuis près de vingt ans qu'il danse de manière professionnelle. Il l'entendait aussi lorsque, tout petit, il prenait des cours de jazz au centre social. Bref, quasiment depuis sa naissance en 1974 et ses premiers pas de danse à l'âge de 7 ans, il est le «grassoillet, le potelé, le rond, le bouzoule...» Rarement «le gros», qui serait trop péjoratif à l'adresse d'un artiste chorégraphique. Cette vie-là peut devenir très vite un enfer: «Je devais avoir dix ans, raconte Thomas Lebrun, et je dansais dans un gala, sur l'Adagio d'Albinoni. Je ne sais pourquoi on m'avait affublé de collants blancs et d'un drap bleu. Je devais être ridicule. Plus tard, j'ai dû avoir une dérogation pour entrer au conservatoire, avec obligation de régime. Pendant les concours, j'ai eu bien des déconvenues. J'ai toujours eu l'air con dans les costumes. J'ai porté par exemple un justaucorps pour la Médaille d'or. Je pesais 100 kilos. On m'a demandé de mettre une ceinture pour retenir mon ventre, sauf que je ne pouvais plus bouger. Dans un solo de variation libre, je portais un beau costume en soie noire. Il a craqué. J'ai quand même eu mon examen.»

«C'est dommage...» Des histoires comme celles-là, Thomas Lebrun en a à la pelle et c'est pour cela qu'il crée ce soir un spectacle qui aborde de front cette question de la surcharge pondérale avec quatre autres interprètes dans des rôles sur mesure de nutritionniste, de psychologue et autre commentateur: *Itinéraire d'un danseur grassoillet*.

Ni amer, ni blessé, encore moins revanchard, il entend toutefois, avec l'humour qu'on lui connaît, traiter de la norme et de ceux qui la définissent. Aucun des articles de presse par exemple qui parlent de lui évitent le piège: «Si massif et si éton- ●●●

Thomas Lebrun,
35 ans, 1,76 m et
un poids de forme
qui oscille entre
80 et 85 kilos.

PHOTO SEBASTIEN EROME
SIGNATURES

●●● nement léger», «le rondet dégarni», «les cuisses musculeuses»... Après la représentation, le public fait de même: «Malgré tout, vous êtes tellement léger... C'est incroyable... C'est dommage car vous avez un beau visage et une belle présence.» Aucune des remarques ne sont dirigées contre lui, souvent, elles se veulent sympathiques. Sauf que jamais elles ne disent qu'il est un bon danseur, élégant et sensible.

Le gros fait toujours rire et cela devient une obsession pour celui qui subit, surtout lorsque son corps est son outil de travail. «En danse, précise-t-il, on vous fait toujours chier pour un petit bourrelet. Là où cela devient dur et problématique, c'est quand cela renvoie l'image d'un paresseux. Si vous avez du gras, c'est que vous ne suiez pas assez, donc ne travaillez pas assez, donc ne méritez pas votre place.»

En slip. Avec la balance comme obsession, Thomas Lebrun est devenu un «accordéon», prenant et perdant du poids en fonction de ses régimes, jamais très efficaces: Il n'en est jamais tombé malade, à l'inverse de beaucoup d'autres qui sombrent dans l'anorexie ou la boulimie. Cela ne l'a jamais non plus empêché de danser. «Les grands sauts, ce n'est pas mon fort, en revanche j'aime beaucoup les petits sauts et batteries très rapides. Il n'y a que les penchés en

avant sur lesquels je coince, à cause du ventre. Mais je pense qu'il s'agit surtout de blocages psychologiques. On a l'impression que le ventre saute, que ça bouge comme un flan.»

Quand il maigrit, c'est tout aussi impitoyable puisqu'alors on lui demande s'il est malade. Le rond tourne en rond.

Mais ce qui sauve Thomas Lebrun, outre sa bonne composition, c'est son plaisir de la table. Il aime tellement manger et boire qu'il ne peut se résoudre à la privation. Son nouveau spectacle n'est pas tant une histoire personnelle, que le prétexte d'une réflexion sur des sujets de société encore tabous, qu'il s'agisse de l'obésité ou du rachitisme, et des modes d'exclusion des personnes qui ne rentrent pas dans le moule.

Pour la première fois, il va évoluer en petite tenue, «une vraie danse en slip, sans faire l'idiot comme je l'ai trop souvent fait. Cela ne veut pas dire que je vais tomber dans le pathos».

On lui fait confiance. D'ailleurs, un autre «handicap» bientôt chassera le précédent. Il ne sera plus un danseur gros, mais vieillissant. En attendant, Thomas Lebrun mesure toujours 1 mètre 76 et pèse entre 80 et 85 kilos, son poids idéal. Est-ce si grave docteur?

◀ MARIE-CHRISTINE VERNAY



Sol Solo, de Thomas Lebrun/Compagnie Illico. Photo : Agathe Pouponney.

STYLE

THOMAS LEBRUN

INDIRECT LIBRE

Sensible aux filiations, le chorégraphe Thomas Lebrun affine une « écriture » entre autofiction loufoque et conscience aiguë de la perte. Radiographie d'une danse aux prises avec la mémoire.

« *Enfant grassouillet* », il présentait mal dans les académiques en lycra du temps des cours à la MJC de Wattrelos. Il ne présente guère mieux aujourd'hui, avec ses cabarets déglingués *What You Want?*, auprès d'une frange de professionnels qui le suspecte d'académisme. Il est vrai, Thomas Lebrun est attaché à une « écriture de la danse », travaille aux bords de catégories dont on a jugé bon de s'émanciper – identification, personnage et autres tabous chorégraphiques. Il fait exploser la balance qui calibre les corps des danseurs, et déboussole aussi l'aiguille indiquant de façon parfois péremptoire les critères du contemporain. Charnellement lié aux mythologies qui façonnent la scène, à un imaginaire populaire et un rire musculeux dont il a toujours refusé de se départir, il place la focale sur le passé simple de la scène sans pleurnicher sur le formica et le déclin des corps.

A l'époque où, à près de 100 kilos, il est retenu jusqu'au dernier tour de l'audition de Rosas – compagnie d'Anne Teresa De Keersmaecker –, c'est la confiance en lui qui s'engraisse et l'intuition qu'un bagage *a priori* non-bankable pouvait être support de créations. Aujourd'hui, il a délaissé les justaucorps moulants pour les robes lumineuses des divas *fifties*, avec qui il partage la grandiloquence surannée, les fards dégoulinants et les solitudes criardes. A son enseigne, gloussements sonores des cabarets et réhabilitation du pathos, parfois surligné jusqu'à la nausée. Un terrain miné, peut-être, sauf dit-il que « *maintenant il ne me fait plus peur, parce que j'ai compris que la force de mon travail, c'était ce "trop"* ». Evidemment, il arrive que les rendez-vous se ratent, que la longueur d'onde peine à s'ajuster. Certains professionnels ont lu dans le récent solo *Le Temps de briller* (variation sur la valse créée aux Subsistances de Lyon interprétée par Raphaël Cottin) une pointe envers la gestuelle désuète des anciennes stars « *lorsqu'elles fument, cherchent la lumière, ou saluent* ». Une entreprise humoristique, donc. « *90 % des gens qui viennent voir mes pièces avec une lecture ciblée passent à côté de la proposition.* » Ironique, la danse de Thomas Lebrun? Les contempteurs qui lui reprochent ses « *bouffonneries* » ne s'esclaffent-ils qu'aux éléments que le chorégraphe prend au sérieux? A ne voir dans le clown et le bouffon que des figures tout entières tournées vers la gaieté, on oublierait que les tenues cérémonieuses sont

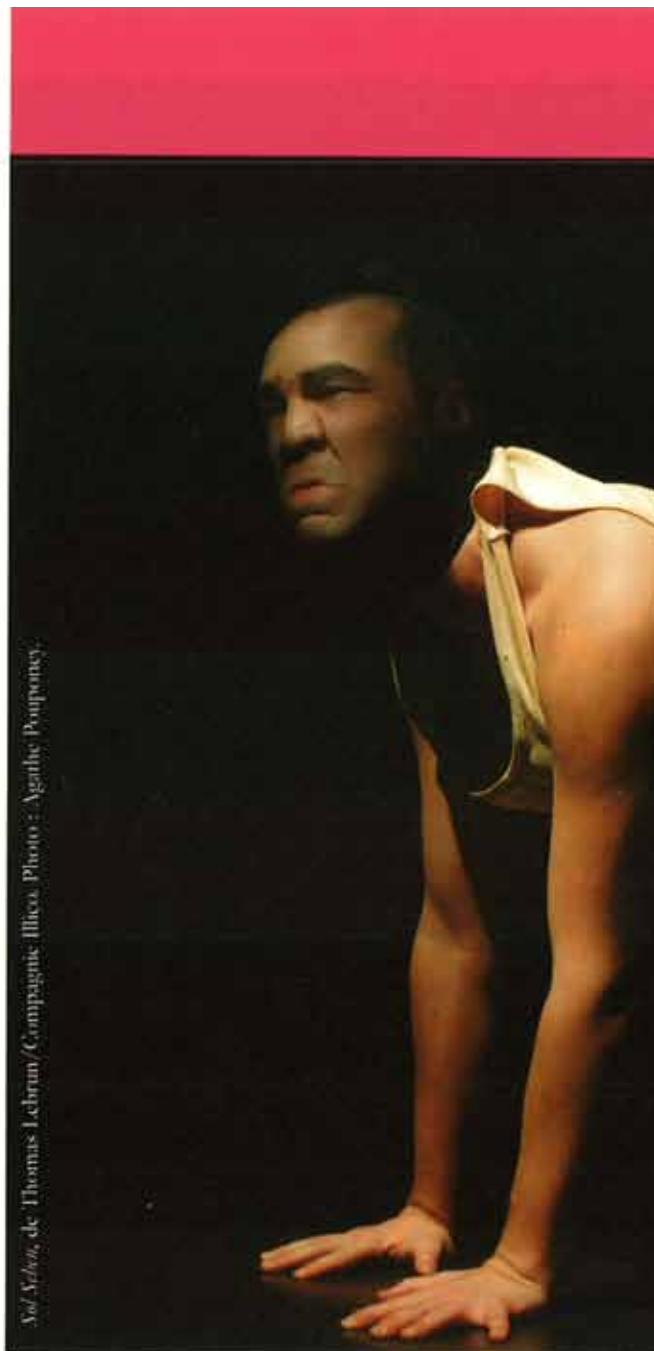
BIOGRAPHIE / Né en 1974, Thomas Lebrun, interprète, chorégraphe et pédagogue, se forme à la danse au CNR de Lille. A l'occasion de l'écriture d'un premier solo, *Cache ta joie*, il fonde la compagnie Illico (en 1998). Artiste associé au Vivat d'Armentières de 2002 à 2005, il est depuis 2006 associé au CDC/Danse à Lille. En 2008, il crée les trois premiers soli de la pièce *Constellation consternée*, qui sera complétée d'un duo et d'un quintette d'ici 2010. En 2009 sera créée la pièce *Itinéraire d'un danseur grassouillet*, documentaire et conférence dansée sur le danseur à surcharge pondérale.

chez lui le seul appareillage clinquant sur des plateaux vides. Dans l'ancre obscurci du *Temps de briller* ou de *Sol Sehen*, c'est une solitude en double fond qu'éclairent douches et poursuites lumineuses. Les corps sont en danger d'anéantissement, à l'image de l'hécatombe qui rythme *Sol Sehen* : la fourmi écrasée par une jeune mondaine, elle-même abusée puis écrasée par un soldat allemand. Ses plateaux bruts et obscurcis sont moins ascétiques que lourds de mémoires, déjà patinés. Mémoires des anciennes stars éjectées des plateaux, celles aussi des spectateurs de différentes époques ou du danseur glorieux et androgyne du *Temps de briller*, avec son maintien de buste déjà obsolète, privé d'éclairage à peine a-t-il amorcé sa série d'entrechats. « Rideau! Dégage! Le Temps de briller parle de notre époque et de son culte du nouveau. On te prend comme une allumette, on te fait cramer, puis on te jette. C'est Star Academy généralisé, ce qui arrive aux artistes. »

Si l'on rit, c'est qu'on présuppose que des références de Thomas Lebrun, il convient de se moquer. On se marrerait, effectivement, de ces gestes académiques, si le regard de Thomas Lebrun était manifestement caustique. Il eût fallu que la prise de distance soit toujours une charge, et l'ironie, toujours une dérision. Quand le regard sur l'histoire de l'art est d'abord critique, comme souvent à notre époque, l'alternative semble être la suivante : le second degré doit être ostensible et sarcastique ou ne pas être. Or, si l'ironie est un des ressorts de la danse de Thomas Lebrun, une ironie citationnelle, elle est davantage tournée vers la bienveillance que vers le surplomb, vers l'hommage que vers le sarcasme. Elle explore l'écart qui sépare l'adhésion de la distance. Sa danse aspire au lyrisme et, dans le même mouvement, renonce déjà à l'être tout à fait.

Thomas Lebrun aime l'écriture de la danse, surtout celle qui joue des guillemets provisoires ou implicites. La présence du « on dit que » n'est parfois pas manifeste, « et tant pis si certaines personnes ne voient qu'un seul niveau de lecture et décident que ma danse n'est pas assez cérébrale. Ce n'est pas mon travail que d'aller leur mettre le nez dessus. »

Il est vrai que *Le Temps de briller* pouvait créer du malaise, comme toutes les écritures qui slaloment entre style indirect et un style indirect libre, disséminant des signaux de paroles rapportées en créant le trouble quant à l'énonciateur réel. Potlatch entre anciennes manières d'être sur scène, divers âges du regard, mais aussi différents arts du mouvement, les soli créés par le chorégraphe sont toujours polyphoniques. En matière de cinéma, il cite volontiers Pedro Almodóvar pour la démesure foudroyante des personnages. Mais c'est sûrement la référence au cinéma d'animation, avec son découpage spécifique, sa stylisation outrancière et ses distorsions rythmiques qui donnent à sa danse une texture spécifique. Un peu comme un film de Tex Avery transposé sur scène et rendu si mélancolique qu'il en deviendrait effrayant. Entre chapeau de fruits exotiques du solo pour Flavia Tapias et coupe de cheveux crantée de Raphaël Cottin, le bovarysme dont Thomas Lebrun fait preuve, avec sa



Sol Sehen, de Thomas Lebrun / Compagnie Illico. Photo : Agathe Pouponey.

somme de lieux communs et de stéréotypes, l'effraie parfois lui-même. « Dans *L'Etoile jaune* [un des soli satellites du projet *La Constellation consternée*. Ndlr.], la musique est du compositeur Samuel Barber. C'est dramatique au possible, hyperpopulaire. Moi-même, pendant un instant, je me suis dit que ce n'était pas possible, que je ne pouvais pas, que Barber, c'était trop. Sauf que c'est Anne-Sophie Lancelin qui interprète le solo et qu'elle en fait quelque chose de sublime. » « Populaire », mais à l'extrême rebours d'un populisme fantasmant les références des « gens simples », « Bouffon », à l'endroit où la farce rejoint la frayeur, dans le sillon creusé par Sophie Pérez, artiste admirée du chorégraphe, « la seule pour l'instant dont j'ai envie d'être l'interprète ». A ceux qui snobent ses élans carnavalesques et clowneries angoissées, Thomas Lebrun ne tourne pas les talons mais tire sa révérence, un salut cordial qui est d'une ère révolue.

A SUIVRE...**THOMAS LEBRUN**

Il a le béguin pour les cantatrices trop fardées d'Almodovar et le lyrisme abusif des divas d'antan, et réhabilite sur scène Dark Vador et les icônes populaires admirées en sourdine. Chorégraphe associé au CDC/Danse à Lille depuis 2005, Thomas Lebrun n'exclut rien de sa danse. Et surtout pas ce qu'on éjecte trop vite des plateaux pour flagrant délit de « has been ».

Formé au courant expressionniste allemand de Mary Wigman, il épouse l'outrance expressive du cinéma muet et le rythme stylisé façon Tex Avery sur une scène d'une tristesse et d'une rage infinie.

En lui commandant une variation autour de la valse, *Les Subsistances* ont visé juste. *Many Dreams For Exercising Waltz* récupère les imaginaires liés à cette danse anachronique qui agonise dans des bals perdus et les rediffusions de Sissi.

Il signe aussi, avec *Le Temps de briller*, un solo hypersensible autour de « l'étoile-vedette » créé pour son compagnon Raphaël Cottin. « Ce solo est né de ce que m'évoque son corps, très androgyne et qui porte la classe des années 1950. » Pourquoi cette époque ? « C'est celle où les stars mettaient fin à leurs jours de l'autre côté des paillettes. » Sans pleurnicher sur un âge d'or perdu, le chorégraphe invite à réfléchir sur le fantasme du « nouveau », sur cette violence actuelle, celle du temps accordé à un artiste pour briller ». « Je n'ai pas travaillé sur les vedettes évanescentes et préformatées version Star Ac', mais j'en parle au travers de vraies stars, à la Garbo, par exemple », explique-t-il. Vorace de projets, Thomas créera en mars *Itinéraire d'un danseur grassouillet*, divagation loufoque sur les calibres esthétiques du milieu chorégraphique.

Many Dreams For Exercising Waltz, dans le cadre du festival *Faits d'hiver-Micadances*, à Paris, les 28 et 29 janvier.
Itinéraire d'un danseur grassouillet, *Les Subsistances*, à Lyon, du 5 au 10 mars.

Thomas Lebrun, génie de la scène

Danseur, chorégraphe, comédien, chanteur, il signe cet hiver trois créations diamétralement opposées. Il n'a rien d'ordinaire cet homme de 32 ans légèrement potelé au regard noir et au sourire enrôleur. Artiste inné, Thomas Lebrun fait parti de ceux qui ont le feu sacré, ceux pour qui la scène est l'unique moyen de vivre. Grâce à son incroyable présence sur un plateau, il ose tout et innove. Ceci le rend terriblement sympathique, sincère et à la fois drôle et émouvant.

Obèse à l'âge de l'adolescence, on lui a aimablement fait comprendre que son corps n'était pas en corrélation avec la danse. Complexé et dépité, il passe son diplôme de professeur de danse contemporaine puis rencontre Bernard Glandier en 1997 (co-fondateur des Carnets Bagouet), qui lui offre sa première chance d'interprète. Le nord, sa région natale lui manque, il quitte alors Montpellier, pour opérer aux côtés de Maryse Delente, créé la compagnie Illico en 1998 et signe plusieurs pièces. La même année Catherine Dunoyer, directrice de Danse à Lille, l'inscrit dans les « repérages » et l'installe en 2005 en résidence pour trois ans à Roubaix.

Son style reflète un sens très théâtral, une éminente générosité, un véritable échange entre le public et l'artiste. « J'aime utiliser les multiples possibilités de la danse et passer d'une forme abstraite et très pure à une tournure extravertie ou excentrique. » Sa passion pour les films d'Almodovar pour leurs critiques sociales, leur sens dramatique et lyrique, le côté cabaret et les retournements de situations où la vie bascule, dévoile son écriture. Qu'il danse accompagné par Sébastien Martel (le guitariste de M) (1), relate avec Cécile Loyer la rencontre tragique de deux êtres opposés dans *Que tal ?* (2), parodie *Traviata* dans *What you want ?* (3) et fasse éclater de rire une salle entière, il se dégage de cet artiste une étonnante sensibilité enrobée d'un humour féroce. Car Thomas ne se contente pas d'être un grand danseur, il joue ses rôles. Ses personnages lui collent à la peau, transpirent de tout son être. On tente lui reprocher de ne pas s'inscrire dans la mouvance actuelle, d'écrire des œuvres qui parlent des joies et des maux de la vie, de s'intéresser au rythme, à l'espace scénique, à la mise en scène, alors que justement, cette globalité fait que Thomas Lebrun est un artiste inclassable et entier.

(1) *Illicoitry* : 23 et 24 novembre à Roubaix - 10/11 février à la Ferme du Buisson (Paris)

(2) *Que Tal ?* : 15 au 20 décembre à Roubaix - Loc : 03 20 20 70 30 ou www.dansealille.fr et du 10 au 13 janvier au CND de Pantin - Loc : 01.41.83.98.98

(3) *What you want* : 2 février au Pacifique (Grenoble) - 12 février, cité internationale (Paris).